Éditions.

Collection Guillaume Budé : Paris, Les Belles-Lettres.

— *Cicéron. Correspondance*, t. IV, texte établi et traduit par L.-A. Constans et Jean Bayet : 1950, 260 pages et 1 carte.

La publication de ce tome IV marque une étape importante dans la réalisation de cette grande entreprise, qui semble devoir comporter une douzaine de volumes. Les trois premiers étaient l'œuvre de L.-A. Constans ; le tome III parut au lendemain de sa mort, en 1936. Dans l'émouvante nécrologie que M. Bayet consacra ici même au collègue prématurément disparu, il écrivait que le quatrième volume était partiellement au point. Au vrai, il y avait encore fort à faire, et M. Bayet s'en est aperçu qui a bien voulu se charger de la besogne, bien qu'il se soit déjà engagé à donner dans la même collection un Tite-Live. Du volume qui sort aujourd'hui, le premier tiers est encore dû à L.-A. Constans, les deux autres tiers et le travail énorme qu'en pareil cas impose la mise au point, sans parler de l'interminable corvée des épreuves, sont dus à M. Bayet, qui, avec une compétence et un talent unanimement reconnus, assumera désormais la continuation du travail.

Nous avons ici les lettres que Cicéron a écrites et reçues depuis son arrivée dans sa province, le 31 juillet 51, jusqu'à sa sortie par Éphèse, le 1er octobre 50. L'orateur part pour la Cilicie avec le regret de Rome, où la guerre civile se prépare dans la confusion, et la crainte de fonctions nouvelles administratives et militaires ; il part aussi avec l'intention de gouverner selon la justice et avec le secret espoir du triomphe, la plus belle récompense qu'homme nouveau il puisse souhaiter. A quoi s'ajoute le jeu de cache-cache que lui impose Appius Claudius ; « on ne peut pas tuer son successeur », disait le proverbe grec ; évidemment, mais on peut l'éviter, le fuir, et c'est ce que ne manqua pas de faire Appius, malgré ses protestations mensongères de patricien insolent ; L.-A. Constans consacra sa thèse complémentaire à ce duel, où celui qui a bien agi (Cicéron) tremble devant celui qui s'est mal conduit (Claudius), et j'ai fait moi-même un mémoire de diplôme d'études supérieures sur un sujet tout voisin. Que n'avais-je alors à ma disposition ce précieux volume IV ! Rappelons, d'ailleurs, que tous ces travaux, mémoires, thèse, édition Budé, ont été faits avec la bienveillante complicité et la solide garantie de M. René Durand, notre maître à tous.

Le travail critique de M. Bayet, même si les conjectures neuves sont rares, parce que prudentes, a été fort poussé, comme le prouve l'abondance accrue de l'apparat, bien que l'auteur n'ait pu encore connaître l'édition des *Familières* publiée dans la *Paraviana* par M. U. Morica. Les notices et les notes contiennent beaucoup dans un minimum de

mots. La traduction vivante et précise d'un texte aussi difficile est un commentaire continu. L'édition Tyrrell-Purser, quelles qu'en soient les nombreuses qualités, est devenue un peu décevante pour qui la consulte aujourd'hui. L'édition Bayet (dans la mesure où une œuvre peut se substituer à une autre d'un type différent) la remplace et la remplacera. Quand on sait ce que représente la classique édition anglaise, on comprend qu'on ne peut faire à la nôtre plus grand éloge.

Marcel DURRY.

— *Pline l'Ancien. Histoire Naturelle*, livres I et II, texte établi, traduit et commenté par J. BEAUJEU. Introduction d'A. ERNOUT, 1950, 45 + 117 × 2 et 25 + 112 × 2 + 167 pages.

On a déjà salué la naissance de cette édition de Pline l'Ancien (XXVI, 1948, 341 ; XXVII, 1949, 292), qui, avec son texte bien établi, sa traduction et son copieux commentaire, sera monumentale et rendra longtemps d'immenses services. Ont d'abord paru les livres XI et XII (zoologie, botanique) ; voici les deux premiers livres, édités par M. Beaujeu, et l'on est tout heureux de profiter de l'occasion pour saluer la seconde naissance, si je puis dire, de l'entreprise que dirige M. Ernout avec l'autorité et l'activité qu'on lui connaît. M. Ernout s'occupe de l'ensemble, et spécialement des problèmes critiques et lexicographiques. D'autre part, M. Bayet (cf. livre II) est prêt à lui donner la main pour les questions philosophiques et religieuses. Cette édition nous fait et fera grand honneur et le C. N. R. S. est décidé à la subventionner généreusement.

M. Ernout a collaboré de sa main au tome I en rédigeant lui-même la partie de l'Introduction consacrée aux manuscrits, partie qui, naturellement, intéresse d'un coup tous les volumes présents et à venir de la série ; on lui doit aussi l'apparat critique du volume I. Avec sa clarté coutumière, M. Ernout décrit les différentes familles — la liste des *sigla* retiendra une trentaine de manuscrits sur 200 — et rend hommage à notre Institut de Recherche et d'Histoire des Textes, que sa directrice, Mlle J. Vielliard, rend si efficace. Tous les manuscrits actuellement accessibles ont été revus en tout ou en partie et nous sommes en présence d'un travail critique original ; l'apparat est plus détaillé que celui de Detlefsen et plus sûr que celui de C. Mayhoff, lequel avait besoin de corrections. Le texte, plus économe de conjectures, sera aussi solide que possible.

De même, quant à la traduction et au commentaire, je n'ai à faire que des éloges du tome II. On en lira avec profit la préface, où M. Beaujeu proteste avec force et si justement contre les excès de l'explication posidonienne chez les historiens de la pensée romaine, excès contre les-

quels avaient déjà réagi G. Méautis et P. Boyancé. Le texte de Pline — cette description du cosmos — n'est qu'une suite de difficultés de tous ordres, dont la traduction triomphe. Le commentaire est continu, question par question, mais accompagné de notes d'une grande richesse, que complètent un index et quatre schémas scientifiques.

Ces éloges chaleureux et sincères me rendront plus facile de faire quelques réserves sur la biographie de Pline. Il y a là des erreurs[1] qui auraient été faciles à éviter, si l'on avait, par exemple, consulté le spécialiste des *cursus*, auteur d'une thèse complémentaire dactylographiée, mais déposée à la Sorbonne et signalée par un compte-rendu ici même, thèse qui rend désormais quasi inutile le livre d'Hirschfeld. Rien de très grave sans doute, mais il est dommage qu'en ouvrant le premier volume de cette belle édition, on bute sur des inexactitudes que risque de relever la critique, en particulier étrangère. Sur un second point, ce n'est pas l'auteur que j'incrimine, puisqu'il n'omet pas les doutes indispensables, mais les habitudes des biographes. Pourquoi Pline aurait-il été procurateur en Narbonnaise, en Afrique et en Belgique, parce qu'il fait allusion à des choses vues dans ces trois provinces? Pourquoi aurait-il été *a libellis*, parce qu'il était écrivain? Je sais l'utilité des hypothèses, mais il faut se méfier des hypothèses qui se glissent, puis se cramponnent. Je ne chicane que sur deux ou trois pages, alors qu'en comportent près de 600 ces deux volumes par ailleurs remarquables, grâce auxquels l'importance et la valeur de notre édition de l'*Histoire Naturelle* s'affirment solidement.

Marcel DURRY.

— *Gaius, Institutes*, texte établi et traduit par Julien REINACH : 1950, XVII-194 pages.

Nous devons beaucoup de reconnaissance à M. Julien Reinach pour cette publication, qui, venant aussitôt après la *Laudatio Turiae* de M. Durry, montre avec éclat que les latinistes ne dédaignent pas les textes juridiques et leur attachent l'importance qu'ils méritent. Pour Gaius, M. Reinach était particulièrement désigné pour en entreprendre l'édition par sa double qualité de juriste et de philologue.

L'ouvrage est précédé d'une sobre introduction où l'éditeur nous dit l'essentiel sur l'auteur et l'œuvre, sans nous céler les obscurités qui planent encore sur l'un et sur l'autre. Il souligne avec raison le succès

1. P. 7 : On ne pouvait être officier de cavalerie dans une cohorte auxiliaire, car qui dit « cohorte » dit « infanterie ». — P. 8 : Néron est mort en 68 (et non en 69). — P. 9-14 : L'attribution de l'inscription d'Arados à Pline l'Ancien par Mommsen est certainement erronée ; longtemps, les disciples du maître n'ont pas osé le dire, malgré une communication d'Hirschfeld à l'Institut Allemand de Rome ; mais, après les travaux de Münzer et de H. G. Pflaum, il ne peut plus y avoir aucun doute.

de ce petit livre ou, plus exactement, de ce « cours » du professeur Gaius, succès si considérable que, rédigé au milieu du IIe siècle, il est resté pendant près de quatre siècles la base de l'enseignement du droit et n'a pas été remplacé jusqu'aux *Institutes* de Justinien, qui, d'ailleurs, s'en inspirent de très près. Ce succès est dû aux remarquables qualités de l'œuvre de Gaius et, en premier lieu, à sa clarté. On imaginerait difficilement un exposé plus lumineux de l'ensemble du droit romain à sa plus belle époque, écrit en un style dépouillé et presque familier.

Les principes qui ont guidé M. Reinach pour son édition sont ceux qu'une tradition séculaire a consacrés : respect du manuscrit, défiance à l'égard des restitutions arbitraires. C'est seulement quand le texte du palimpseste de Vérone présente des lacunes que notre éditeur offre des restitutions personnelles dont quelques-unes sont discutables, mais qui sont toujours ingénieuses.

Ce louable souci de conservatisme a poussé M. Reinach à réduire au minimum le nombre des gloses dans le texte des *Institutes*. A mon sens, il a été plutôt trop réservé à cet égard. Sans doute, il n'y a pas lieu d'accueillir comme telles toutes les gloses signalées notamment par Ch. Appleton ou M. Solazzi, mais le manuscrit de Vérone contient, à mon avis, des éléments qui ne pouvaient pas appartenir au texte primitif. Le plus souvent, ces éléments sont d'une importance tout à fait secondaire.

Quant à la traduction, elle est élégante et généralement précise. M. Reinach s'est donné la peine de traduire en bon français les expressions techniques du droit romain, ce qui ne laissera pas de surprendre et de gêner quelque peu le lecteur. C'est ainsi qu'il est parlé d'héritier interne, de choses tenues en mainprise, etc. Peut-être n'y avait-il pas grand avantage à remplacer une expression technique, dont le sens est connu, par une expression technique nouvelle, qui requiert une explication.

H. Lévy-Bruhl.

Collection Latomus :

— T. VII : *Horace, Art poétique*, édition et traduction par L. Herrmann : Bruxelles, 1951, 48 pages, 60 francs belges.

L'intérêt principal de cette édition est qu'elle comporte une vingtaine de pages d'Introduction où se trouve posée une question qui tient à cœur à l'auteur : celle de la prétendue composition antique par pages de 18 vers. « Cette règle des 18 vers », dit M. Herrmann (cf. ses articles de la *Revue des Études anciennes*, t. XXXIV, p. 261-262, de *Latomus*, t. VIII, p. 47-54, et son rapport au Congrès de Paris, *Actes*, p. 257), « nous permet de reconstruire intégralement l'*Art poétique* », qui, comme on sait, accuse des fautes de composition souvent relevées. Comment?

C'est simple : « Actuellement, l'*Art poétique* compte 476 vers ; or, 26 fois 18 ne donnent que 468. » Donc, conflit. Qui va céder, du texte ou de la règle? Le texte, bien entendu (p. 7) ; il n'y a qu'à lui enlever 8 vers ; c'est ce que fait M. Herrmann p. 9. Où les loger? C'est simple encore : la satire I, 10 a le tort de ne compter que 100 vers, ce qui ne fait pas un multiple de 18 ; on lui incorporera les 8 vers « éjectés, comme dit M. Herrmann, de l'*Art poétique* », et la Satire, à son tour, rentrera dans la règle. Tout bénéfice pour la logique de la composition, comme le montre avec habileté M. Herrmann. Trop d'habileté, à mon avis. On ne jongle pas ainsi, sans explication historique ou paléographique, avec les éléments d'un texte. L'argument de la logique est inopérant lorsque se pose un problème de composition antique. Qu'il s'agisse de Lucrèce, d'Horace, de Sénèque, le recours à notre sens moderne de la mise en ordre est un critère inadmissible. Il y a là, à mon avis, que M. Herrmann me le pardonne, un abus de méthode.

Quant à l'hypothèse de la règle elle-même, elle est loin de me convaincre. J'ai montré ailleurs (cf. cette *Revue*, t. XXIII, p. 74, et t. XXIV, p. 77) avec quelle aisance on trouve à des chiffres pris au hasard des dénominateurs communs, quitte à jouer un peu sur les données (cf. p. 8) quand il s'agit de transmission manuscrite. En outre, la vraisemblance technique est mal fondée : comment Horace réalisait-il ses 18 vers à la page? Sur sa copie définitive? Évidemment non. La division exacte par tranches de 18 suppose un travail minutieux de composition, donc de rédaction sur brouillon ; est-ce dont le brouillon qui comportait 18 vers? Mais un brouillon ne peut pas présenter un texte découpable en tranches égales. Je demande à M. Herrmann qu'il veuille bien expliquer ce mécanisme ; telle est son ingéniosité qu'il n'y aura sans doute pas de peine !

J. Marouzeau.

Corpus scriptorum latinorum Paravianum :

— *Q. Septimii Tertulliani De corona liber ; De cultu feminarum libri duo*, iterum recognovit et praefatus est Josephus Marra : Torino, s. d. [1951], 182 pages.

L'éditeur, qui annonce comme prochaine la publication de Tertullien, *De fuga in persecutione*, *De pallio*, *De spectaculis*, nous offre ici deux traités bien attachants. Il s'agit d'une seconde édition qui a profité des travaux de H. Hoppe, E. Löfstedt et d'A. Kroymann, éditeur du t. LXX du *Corpus de Vienne*. On sait que la découverte par Wilmart du *Trecensis 523* a atténué dans une certaine mesure le crédit que l'on attachait aux leçons de l'*Agobardinus*. M. Marra met surtout en relief les leçons de deux manuscrits du xv^e^ siècle, de Florence, *Biblioth. Magliabech.*,

VI, 9 et 10, qu'il a collationnés personnellement et qui permettent parfois une correction ; en règle générale, il se méfie plus que Kroymann des corrections et, si les conjectures érudites lui paraissent peu conformes à la manière de Tertullien, il laisse le passage désespéré. Les *loci* les plus délicats font l'objet de véritables dissertations que sont les *adnotationes criticae* des p. 73-82.

Les préfaces particulières sont celles de la première édition. En ce qui concerne la date du *De corona*, M. Marra y voit des vestiges certains de montanisme et, par une longue démonstration (p. 25-31), en vient à proposer l'année 211, tandis que le *De cultu* daterait de 201. La doctrine de Tertullien sur le port de la couronne est rapprochée de celles de Clément d'Alexandrie, Minucius Felix, saint Cyprien. Chaque traité est suivi d'un *index rerum* et d'un *index elocutionis*.

Pierre COURCELLE.

Biblioteca di studi superiori :

— T. XI : *P. Ovidi Nasonis Amores*, éd. Fr. MUNARI : Firenze, La Nuova Italia, 1951, XXXVII-232 pages.

Consacrant une édition nouvelle à un texte trop négligé par les philologues, M. Munari n'a pas voulu démarquer ses prédécesseurs ; il a dépouillé, outre les trois manuscrits des IX^e^-XI^e^ siècles *Regius*, *Puteaneus* et *Sangallensis*, un bon nombre de *recentiores* qu'il connaît directement ou par photographie ; parmi ceux-ci, *BEHNOX* (saec. XIII et suiv.) se groupent en une famille β, tandis que *P(uteaneus)* et *S(angallensis)* remontent à un archétype α : quant au rapport de *R(egius)* et de *PS*, il est impossible de le fixer avec précision, vu le caractère lacunaire de ces manuscrits (le même esprit de prudence incite M. Munari à ne pas présenter de conclusions fermes à propos du problème de l'élégie III, 5 : cf. Préface, p. XIX et suiv.). Si les manuscrits *P* et *S* offrent une leçon intéressante, cet accord fait autorité par rapport à β. Si *P* diffère de *S*, la leçon de *P*, beaucoup moins interpolé que *S*, est préférable, en théorie. Le texte constitué sur ces principes apparaît beaucoup plus sûr que celui des éditions antérieures. M. Munari abandonne souvent des conjectures séduisantes pour revenir aux leçons, bien préférables, des manuscrits ou à celles qui s'en rapprochent le plus. Ainsi : 1, 3, 12 Hac *Palmer* : haec (hoc *N*) ω, hinc *Merkel ;* 1, 3, 13 Et ω : at *Ehwald ;* 1, 4, 46 ipse *S* : ecce *Heinsius ;* 1, 6, 37 uinum ω : uimen *Martha ;* 1, 6, 41 perdat amantis *Heinsius* : perdat amanti *P*, praebet amanti SB^2, prodit amantis *Edwards ;* 1, 7, 61 tamen ω : tandem *Bornecque*. L'apparat critique, très lisible, montre l'effort considérable fourni par M. Munari. Il est complété par l'indication des textes qui ont subi, de façon plus ou moins évidente, l'influence de tel ou tel vers des *Amores*.

Il y a là les éléments d'une étude sur la fortune des *Amores* dans l'Antiquité et au Moyen Age : M. Munari en trace l'esquisse dans sa préface ; le sujet vaut d'être repris.

M. Munari a fait suivre le texte d'une traduction, qui me paraît précise et ferme. Elle est accompagnée de notes, qui ne visent pas à constituer un commentaire et qui se contentent de résoudre quelques difficultés immédiates.

Nous avons donc là une édition très sérieuse, qui marque un progrès considérable sur celles qui l'ont précédée.

H. Bardon.

Clásicos Emerita, Filología clásica :

— IX : *Cornelio Tácito, Historias*, Libro tercero, edición y comentario por M. Bassols de Climent : Madrid-Barcelona, Consejo superior de investigaciones científicas, in-8°, 1951, 202 pages.

M. Bassols de Climent, qui avait publié en 1946 un bon commentaire du livre II des Histoires (cf. *R. É. L.*, 1949, p. 350), nous donne, dans la même collection, un commentaire du livre III, où nous retrouvons les mêmes qualités de sobriété, de précision et de finesse. L'auteur de l'excellente *Sintaxis histórica de la lengua latina* n'y évite pas les notes grammaticales. Des références aux travaux les plus récents consacrés à Tacite aident l'étudiant à approfondir par lui-même certaines questions que la place, forcément restreinte, accordée aux notes dans une édition classique ne permet pas de développer. L'ensemble constitue un sérieux instrument de travail, dont la valeur est accrue par trois index (grammatical, onomastique et technique), où nous remarquons, entre autres, les p. 195-198 sur les légions signalées au livre III. Il est à souhaiter que M. Bassols de Climent continue ses commentaires de Tacite : l'étudiant et le philologue spécialisé y trouveront leur profit. L'auteur annonce aussi des études sur le texte des *Histoires* : nous les attendons avec impatience.

H. Bardon.

Collection « Monumenta christiana » : Het Spectrum, Bruxelles et Utrecht.

— *Sint Augustinus, Preken voor het volk handelende over de heilige Schrift en het eigen van den tijd, vertaald en ingeleid door* Chr. Mohrmann : 1948, LXXII-469 pages.

Comme la collection *Ancient christian writers* aux États-Unis et la collection *Sources chrétiennes* en France, une nouvelle collection vient de se fonder en Hollande, intitulée *Monumenta christiana* et destinée à faire connaître au public cultivé les principaux textes des Pères de

l'Église. Le présent volume est le premier de la collection et inaugure une série de traductions en néerlandais qui constitueront une bibliothèque des classiques chrétiens. Nul mieux que le savant auteur de *Die altchristliche Sondersprache in den Sermones des hl. Augustin* (Nimègue, 1932) n'était apte à présenter à ses compatriotes un choix de sermons d'Augustin, empruntés tant à la vieille collection des Mauristes qu'aux *Sermones post Maurinos reperti*, recueillis et édités de façon critique par Morin dans *Miscellanea agostiniana*, t. I. Il ne faudrait pas croire que le but de Mlle Mohrmann, dans le présent ouvrage, soit de pure vulgarisation. Son *Introduction* très nourrie peut rendre de grands services aux étudiants et même aux spécialistes. On y trouve d'abord une mise au point des derniers travaux scientifiques relatifs à la transmission des *Sermons*, aux relevés sténographiques, à l'utilisation par Quodvultdeus, Fulgence, Césaire, à la constitution en collections, aux étapes de publication jusqu'à l'édition actuellement préparée par dom Lambot. Mlle Mohrmann passe ensuite à l'étude de la forme : cette langue spécifiquement chrétienne, cette éloquence qu'on a pu dire révolutionnaire dans la mesure où elle cherche à s'affranchir des préceptes des rhéteurs. Puis vient une analyse du contenu et l'appréciation des caractéristiques d'Augustin prédicateur, enfin une bibliographie choisie (p. LXIX-LXXII). Les sermons retenus portent soit sur l'Écriture sainte, soit sur le propre du temps ; dans ce monceau, le tri a été fait avec le plus habile discernement, et aussi un souci de variété. Chaque sermon est accompagné d'un sommaire, de notes souvent originales et de l'indication des références scripturaires. Félicitons Mlle Mohrmann, qui publie en 1951 (cf. le compte-rendu suivant), pour la même Collection, un Tertullien, écrits de la période prémontaniste.

Pierre COURCELLE.

— I, 3 : *Tertullianus Apologeticum en andere geschriften uit Tertullianus' voor-Montanistischen tijd*, ingeleid, vertaald en toegelicht door Chr. MOHRMANN : 1951, CXII-365 pages.

Le livre de Mlle Chr. Mohrmann, qui dès le premier contact extérieur plaît aux yeux, nous donne une traduction néerlandaise d'une huitaine de traités de Tertullien, qui appartiennent tous à la période prémontaniste et parmi lesquels l'*Apologeticum* est le plus important. La traduction est accompagnée de notes explicatives concises et d'une ample introduction, qui contient une bibliographie choisie.

Il n'est pas facile de donner une traduction satisfaisante de l'écrivain original et compliqué qu'est Tertullien, et la seule édition que les Pays-Bas aient connue jusqu'ici, celle de M. Meyboom (Leiden, 1931), s'est attirée des critiques plutôt sévères. Mlle Mohrmann, par ses études

approfondies de la langue latine chrétienne, était particulièrement qualifiée, parmi les philologues néerlandais, pour aborder une telle entreprise ; sa traduction a le mérite, en particulier, de sauvegarder autant que possible la forme si personnelle que Tertullien a su donner à son œuvre littéraire. Sans doute, il n'a pas été toujours possible de rester fidèle à la forme de l'expression, surtout quand il s'agit de certains jeux de mots, de certaines combinaisons verbales qui souvent recèlent des allusions subtiles ; mais, dans ces cas-là, le lecteur est renvoyé, par une note explicative, à la forme latine correspondante.

Quant au texte latin, l'auteur a fait, pour chaque traité, un choix réfléchi parmi les meilleures éditions publiées : elle rejette à bon droit l'édition récente (1939) de l'*Apologeticum* de Hoppe, à laquelle elle préfère le texte de Martin (1933), tout en y appliquant certaines corrections qui résultent des données fournies par l'apparat même de Hoppe.

La question célèbre de la tradition manuscrite de l'*Apologeticum* est discutée largement dans l'Introduction. La conclusion de Mlle Mohrmann, fondée surtout sur des raisons de nature stylistique et linguistique, c'est que ni la tradition du *Fuldensis* ni celle de la *Vulgate* ne méritent d'être préférées absolument, bien que le *Fuldensis* donne, en général, la leçon la plus compatible avec la manière de Tertullien, tandis que la *Vulgate* montre un degré plus large de normalisation. L'introduction ne mérite pas seulement l'attention du public large auquel le livre est surtout destiné ; les spécialistes y trouveront des contributions à des thèses scientifiques et des argumentations personnelles ; par exemple, l'auteur se range parmi les savants qui ont soutenu, contre Hugo Koch, l'authenticité du témoignage de saint Jérôme d'après lequel Tertullien a été prêtre, et elle croit pouvoir fonder l'interprétation du texte tant discuté : *nonne et laici sacerdotes sumus*? (De exh. cast. 7) sur un argument linguistique en renvoyant à l'usage du *pluralis inclusivus* qui se rencontre fréquemment dans le latin chrétien (p. XXXVII). On pourrait se demander, à mon avis, si l'argument n'est pas de nature trop générale pour être vraiment décisif dans ce cas spécial, sans que, d'ailleurs, cela veuille dire que l'argumentation de M. Koch soit persuasive.

Je ne voudrais pas omettre d'attirer l'attention sur la bibliographie, qui, sans prétendre à être complète, constitue un guide précieux à travers l'encombrante multiplicité des publications relatives à Tertullien.

H. H. JANSSEN.

Collection « Stromata patristica et mediaevalia » : Het Spectrum, Bruxelles & Utrecht.

— T. I : *Sancti Aurelii Augustini Sermones selecti duodeviginti...*, recen-

suit, prolegomenis notisque instruxit D. C. Lambot, O. S. B. : 1950, 151 pages.

La nouvelle collection fondée par Mlle Chr. Mohrmann et J. Quasten débute par un ouvrage de grande valeur : dix-huit des plus intéressants sermons d'Augustin, sur les quelque cinq cents qui nous sont parvenus. Ceux-ci nous ont été conservés le plus souvent, non par les archives d'Hippone, mais tels qu'ils avaient été sténographiés au moment où ils étaient prononcés, à Carthage ou ailleurs. Les collections les plus anciennes, au nombre d'une dizaine, les présentent dans l'ordre même où ils ont été prononcés, avec indication du lieu et de la date ; plus tard, on les rangea selon la matière, en un ordre logique : sermons relatifs à une même fête, ou correspondant au cycle liturgique. Cette histoire si confuse et celle des éditions sont retracées de façon très claire dans les quelques pages de préface de dom Lambot.

Ce n'est un secret pour personne qu'il a entrepris l'œuvre gigantesque d'une édition critique de tous les sermons d'Augustin. Nous avons ici un exemple de ce que sera ce gros œuvre. Les sermons choisis sont destinés à montrer la variété de manière d'Augustin, les ressources du latin des Chrétiens, les données de la tradition manuscrite la plus sûre (*Sermons* 14, 15, 34, 60, 101, 104, 166, 167, 184, 221, 254, 261, 298, 302, 339, 355, 356, 358). Les deux sermons *De moribus clericorum* sont d'un intérêt tout spécial pour l'historien ; le sermon sur saint Laurent conte avec verve un incident du jour : un criminel lynché en dépit du droit d'asile ; dans le sermon sur l'anniversaire de sa consécration épiscopale, prononcé au soir de sa vie, Augustin s'élève au lyrisme.

Pierre Courcelle.

Collection « Ancient christian writers » :

— XII : *St Augustine, Against the Academics*, translated and annotated by John J. O'Meara : Westminster Maryland, The Newman press, 1950, 213 pages.

Voici les *Dialogues de Cassiciacum* qui commencent à paraître dans l'estimable collection dirigée par J. Quasten et J. C. Plumpe. Cette traduction anglaise du *Contra Academicos* suit le texte de Knöll. M. O'Meara a fait précéder le texte de l'ample introduction qu'il exige (33 pages, plus les notes). Il y fournit une brève notice sur la personnalité de chacun des interlocuteurs, examine plus attentivement le rapport entre ce dialogue et les *Académiques* de Cicéron, puis avec les néo-platoniciens Plotin et Porphyre ; enfin, il conclut sur l'historicité. Pour une démonstration plus complète, on se reportera à ses articles *Neo-platonism in the conversion of st Augustine, Dominican studies*, t. III, 1950, p. 331-343, et surtout *The historicity of the early dialogues of saint Augustine,*

Vigiliae christianae, t. V, 1951, p. 159-178. La documentation de cette Introduction et des longues notes est sérieuse, et je ne saurais reprocher à M. O'Meara de n'avoir pas connu à temps mes *Recherches sur les « Confessions »*, parues en 1950. Lui-même note avec beaucoup de soin les parallèles textuels entre le *Contra Academicos* et les *Confessions ;* il apporte plus d'une fois des vues neuves et personnelles ; souvent aussi, il évite de se prononcer (par exemple, p. 176, n. 18, sur la personnalité de Celsinus). Je ne suis guère convaincu, je l'avoue, par la démonstration (p. 162, n. 103 ; p. 177, n. 24) selon laquelle Augustin aurait lu le Κατὰ Χριστιανῶν, et ce dès avant le baptême (le passage *De Cons. euang.* I, 15, 23-24, *P. L.*, t. XXXIV, 1052, a évidemment pour source la *Philosophie des oracles*, comme le prouvent les textes parallèles, *Civ. Dei*, XIX, 23). Tel quel, ce volume est certainement l'un des meilleurs de la collection.

Pierre COURCELLE.

Éditions diverses :

Publii Ovidii Nasonis Tristium liber IV commentario exegetico instructus, ed. Th. J. DE JONGE : Groningen, 1951, 226 pages.

M. de Jonge est un élève de M. Enk, le savant professeur de Groningen, et ce commentaire, écrit en un latin élégant, rappelle à plusieurs égards celui du *Mercator* ou de *Cynthia*, bien connus de tous les latinistes. Ici, l'essentiel est la confrontation des passages parallèles d'Ovide ou des passages comparables d'autres auteurs. Le livre rendra ainsi des services appréciables non seulement pour une étude de *Tr.* IV, mais pour des recherches sur la *variatio* ou sur les modes de la création littéraire chez Ovide. Un travail de ce genre serait encore beaucoup plus précieux s'il était muni d'index (grammatical, métrique, stylistique, mythologique, etc...) permettant de retrouver dans le texte les faits, dans le commentaire les observations, qui relèvent de la même discipline ; on pourrait s'inspirer des tables qui concluent l'*Aen.* VI d'E. Norden, voire de l'*Index metricus* du Properce de C. Hosius. N'est-ce pas un paradoxe, par exemple, que M. de Jonge signale dans sa préface qu'Ovide en ce livre IV n'a pas toujours conclu son pentamètre par un dissyllabe, mais ne nous donne ni là ni ailleurs la liste des vers (fort peu nombreux) où apparaît cette irrégularité significative?

Jacques PERRET.

Sénèque, De la clémence, texte revu, accompagné d'une introduction, d'un commentaire et d'un *Index omnium verborum*, par Paul FAIDER (†), Charles FAVEZ et Paul VAN DE WOESTIJNE, 2e partie : *Commentaire et Index omnium verborum* : Werken uitgegeven door

de Faculteit van de Wijsbegeerte en Letteren, Rijksuniversiteit te Gent, Brugge, De Tempel, 1950, 227 pages.

Voici, plus de vingt ans après l'édition du *De clementia* (1928), le commentaire dont P. Faider avait promis de la faire suivre. Mais P. Faider n'a pu en rédiger qu'une faible partie avant de mourir, et, à partir de I, 4, M. Ch. Favez a achevé la rédaction.

P. Faider revint au *De clementia* en juin 1940, bouleversé par les événements politiques. En une admirable préface il a exprimé son angoisse. Dans le philosophe latin, si attachant et sensible, il trouva une âme amicale, et le commentaire qu'il rédigea est écrit avec autant de ferveur que de science. Ses notes sont établies avec le scrupule que tous admiraient en ce travailleur jamais lassé, toujours en éveil. Considérations sur l'établissement du texte (cf. p. 29, 32, 33, 43), interprétations nouvelles (*laudata puniri*, p. 42-43), recherche des nuances de sens les plus ténues (*uoluptas* p. 14 ; *arbiter* p. 18) témoignent des qualités éminentes du philologue. Telle discussion sur *manumissionis* de I, 13, 1 (p. 47) est pour lui l'occasion de reprendre le problème de la composition et d'écarter les thèses, également aventureuses, de M. Préchac et de M. Vallette. Ailleurs, il décèle une allusion à des discours de Tibère (p. 32-33) ou analyse le rôle de l'actualité avec prudence et subtilité (cf. p. 25, 27).

La complaisance érudite de M. Ch. Favez a donc assumé la lourde charge de mener le travail jusqu'à son terme. Désireux, sans doute, de ne pas faire attendre trop longtemps les multiples amis de P. Faider et de Sénèque, il a restreint ses notes à l'essentiel. Je n'apprendrai rien à personne en disant qu'elles sont telles qu'on pouvait les attendre du savant suisse : claires, justes de ton, utiles et pénétrantes. Mais l'extrême brièveté qu'il s'est imposée a obligé M. Favez à des omissions regrettables : il se soucie peu du style de son auteur, de la façon dont s'organisent ces chapitres si souvent rédigés selon l'association des idées la plus allègrement illogique, non plus que du rôle de la rhétorique, de son utilisation si heureuse qu'elle paraît, parfois, le mode d'expression idéal de la pensée moralisante. Je noterais aussi quelques lacunes : sur la réputation d'Auguste au temps de Néron (p. 70, 83), sur certains thèmes philosophiques à propos desquels il aurait été intéressant de rapprocher les opinions de Sénèque et celles de quelques poètes (les tyrans, p. 90 ; le prince idéal, p. 91 ; les abeilles, p. 104).

M. Favez place en tête de ses chapitres de brèves mentions bibliographiques, et il nous renvoie à tel livre ou article qu'il est bon de connaître pour interpréter au mieux le chapitre en question. Il serait préférable de résumer en quelques lignes ces travaux, le propre d'un commentaire étant de dispenser le lecteur de traîner avec lui une biblio-

thèque. Les références aux articles les plus récents auraient, en revanche, gagné parfois à s'enrichir : pourquoi ne pas citer, p. 156, à propos de 2, 7, 1, l'article de M. F. Préchac, *R. É. L.*, 1941, p. 74 et suiv.?

M. P. van Woestijne a eu la patience très méritoire de dresser l'index des termes employés par Sénèque dans son traité. Travail ingrat, et où il est passé maître ; travail d'une importance capitale, dont il faut le remercier.

Au moment où le Congrès des Études classiques d'août 1950 a insisté sur la nécessité d'établir des « éditions savantes » de textes latins et grecs, ce commentaire du *De clementia* nous en apporte un fort bon exemple. Il est émouvant que celui-ci nous vienne d'un latiniste belge dont la disparition a affecté, en France, beaucoup d'entre nous. Mais il nous plaît — et pour sa mémoire c'est là un hommage de qualité — que ce commentaire soit, en définitive, le produit d'une collaboration : en achevant l'œuvre de P. Faider, son collègue suisse a donné une belle preuve de dévouement désintéressé.

H. Bardon.

Quinti Septimi Florentis Tertulliani De Anima, edited with introduction and commentary by J. H. Waszink : Amsterdam, J. M. Meulenhof, 1947, 49-641 pages.

Ce volume se présente comme une édition revue de la thèse de doctorat publiée par l'auteur en 1933, mais, à part le texte du *De Anima* nouvellement établi pour la première édition et muni d'un apparat critique détaillé, le livre a été si foncièrement remanié que rien ne rappelle plus le travail de débutant d'il y a quinze ans.

Le livre comporte une introduction développée, le texte avec apparat critique, un commentaire de plus de 500 pages et une bibliographie se rapportant aussi bien à Tertullien et à son œuvre en général qu'à tous les problèmes évoqués par le *De Anima*, traité difficile et complexe. L'introduction traite successivement de la tradition manuscrite et des éditions antérieures, des raisons qui ont amené Tertullien à écrire ce traité, des sources où il a puisé et de l'influence, d'ailleurs restreinte, exercée par le *De Anima* sur la littérature chrétienne. De cette introduction il faut retenir surtout que le *De Anima* ne peut pas être qualifié comme un manuel de psychologie ; c'est une œuvre polémique, dans laquelle Tertullien veut réfuter certaines conceptions sur l'âme, propagées par des hérétiques et inspirées par différents systèmes philosophiques. Ce traité est en relation étroite avec un autre ouvrage antihérétique de Tertullien, qui n'est pas parvenu jusqu'à nous, le *De censu animae (Adversus Hermogenem)*, dans lequel il s'est occupé pour la première fois de problèmes psychologiques et auquel il se réfère à

maintes reprises dans le *De Anima*. Quant aux sources, M. Waszink montre avec beaucoup de compétence que Tertullien a utilisé constamment le Περὶ ψυχῆς de Soranus, l'adepte le plus fameux de l'école des Μεθοδικοί, qui considérait l'âme comme une substance corporelle, thèse adoptée par Tertullien. Comme sources secondaires, Hermippus de Beryte et Irénée sont spécialement à mentionner.

Quant à l'établissement du texte, M. Waszink se montre assez conservateur : non seulement bon nombre de conjectures hardies introduites par Reifferscheid ont été éliminées, mais aussi plusieurs conjectures proposées par Kroymann, qui n'a pas toujours compris le style concis de Tertullien, ont été rejetées.

Le commentaire donne, après une paraphrase de chaque chapitre, suivie d'observations sur son contenu, des explications d'ordre linguistique, littéraire et historique. L'auteur s'efforce de situer le texte dans le cadre contemporain et, surtout, de nous donner une idée de la rencontre entre antiquité et christianisme, qui se reflète de manières si diverses dans les œuvres de Tertullien. Dans ce commentaire sont accumulés quantité de détails qui jettent une lumière sur les procédés littéraires de Tertullien, sur ses méthodes de polémiste et, en même temps, sur les tendances d'esprit de certains milieux du III^e^ siècle, tout saturés de métaphysique et curieux de tout ce qui regarde l'homme, son esprit, son âme. Ces 500 pages bourrées de références, de renvois, de textes parallèles nous donnent une idée de la complexité du problème des relations entre l'antiquité et le christianisme, qui est considéré, à juste titre, comme un problème central des premiers siècles de notre ère.

Un commentaire développé comme celui qui nous occupe se prête à peine à un compte-rendu succinct. Aussi dois-je me borner à quelques observations de détail témoignant de l'intérêt que je prends à ces explications minutieuses, pas toujours faciles à digérer, mais fertiles en informations.

A la p. 87 est discutée la tournure *gloriae animal* (1, 2). Il me semble qu'on peut à peine considérer *gloriae* comme un génitif de qualité sans attribut et que la tournure n'est pas identique à *rationis animal* = *animal rationale* : *gloriae animal* a ici le sens de « un être adonné à la gloire » (Löfstedt traduit : 'ganz der *gloria* hingegeben'), c'est-à-dire qu'il s'agit d'une espèce de génitif brachylogique, comparable au génitif dans une tournure comme *panis laetitiae*. On sait que ce génitif est très usuel dans le latin des chrétiens. — A la p. 109, l'auteur fait observer, à juste titre, que *excludere* (2, 5) a le sens de « exorciser ». Ici, on peut faire remarquer que cette expression technique du latin des chrétiens est issue d'un usage très ancien de la langue populaire, qu'on trouve déjà chez Plaute, où *excludere* a parfois le sens de *eicere*, *elidere*, p. ex.,

Pseud. 510 : *excludito mihi hercle oculum, si dedero.* — A la p. 116, *linguatus* (3, 1) est qualifié comme une forme très rare qui se trouve pour la première fois chez Tertullien. Il me semble probable que Tertullien a emprunté ce mot aux plus anciennes versions de la Bible, où les formes en *-atus* étaient extrêmement fréquentes et où *linguatus* traduisait γλωσσώδης (voir H. Roensch, *Itala und Vulgata*², Marburg, 1875, p. 142 ss.). C'est dans le cadre général des formes en *-atus* qu'il faut apprécier aussi *philosophatus* (3, 2, p. 117). Il ne faut pas oublier que les formes en *-atus* étaient d'anciens adjectifs, qui sont entrés dans la conjugaison, mais qui, dans la langue populaire surtout, se sont comportés comme des formes isolées, indifférentes quant au genre verbal. Dans l'idiome des chrétiens, on trouve aussi bien des adjectifs en *-atus*, comme *linguatus*, *insensatus*, *uxoratus*, que des néologismes verbaux, tout à fait conformes à l'ancienne tradition de la langue populaire, comme *sacrificatus*, *turificatus*, *gratificatus* (voir A. Meillet, *Donum Natalicium Schrijnen*, Nimègue, 1929, p. 636 s. ; Per Persson, *Eranos*, 14, 1914, p. 111 ss. ; Mohrmann, *Rivista di Storia della Chiesa in Italia*, 5, 1951, p. 1 ss.). — P. 142 : *ieiunantes a philosophia* (6, 7). M. Waszink considère la construction *ieiunare ab* comme un grécisme. Il me semble plutôt que nous avons affaire ici à cette convergence d'influence étrangère et d'évolution purement latine qui est à la base de tant de constructions syntaxiques spéciales au latin des chrétiens. L'exemple de constructions comme *se abstinere ab* provoquait la tournure *ieiunare ab*, suggérée par νηστεύειν ἀπό. — P. 167 : *inter dominica sollemnia* (9, 4). L'auteur explique ces mots comme 'at the Sunday service' et il rejette l'interprétation défendue par Doelger : 'Feierlichkeiten des Herrn, Gottesdienst' (*Antike und Christentum*, 6, 1940, p. 109 ss.). Je suis d'avis qu'il faut distinguer ici deux choses : le sens exact de la tournure et la chose désignée, dans ce cas spécial, par cette tournure. Quant à l'explication de cette formule, je crois devoir me ranger du côté de Doelger : *dominicus* étant l'équivalent de *domini*, *dominica sollemnia* désignera le service du Seigneur. On ne saurait appuyer l'interprétation donnée par M. Waszink (qui est aussi celle de H. Kellner) en alléguant que Tertullien emploie parfois *dominicus* par référence au dimanche ('with reference to the Sunday', p. 168). Pour prouver que *dominica sollemnia* a le sens de 'service de dimanche', on devrait montrer que *dominicus* peut figurer, chez Tertullien, comme équivalent de *dominici* aussi bien que de *domini*. D'autre part, il est bien possible que Tertullien désigne, dans ce cas spécial, par la tournure générale *dominica sollemnia* le service du Seigneur célébré le dimanche. — A la p. 171 est discutée l'expression *dimissa plebe* (9, 4). On aurait désiré ici une note attirant l'attention sur le caractère liturgique de

cette formule et un renvoi à l'article de Doelger sur *Ite missa est* (*Antike und Christentum*, 6, 1940, p. 81 ss.). — A la p. 444, l'auteur discute la tournure *Fata scribunda* (39, 2). A propos de *Fatus* signalé sur une inscription de Rome, on peut ajouter que, chez Pétrone, 42, 5, le destin est également représenté sous forme d'une divinité masculine : *medici illum perdiderunt, immo malus Fatus*. En ce qui concerne l'expression *Fata scribunda*, il faut faire observer que non seulement le participe en *-ndus* peut avoir un sens actif et présent dès les temps les plus anciens — comme M. Waszink le dit à juste titre — mais qu'il est même probable que le sens actif a été primaire (voir Pentti Aalto, *Untersuchungen über das lateinische Gerundium und Gerundivum*, Helsinki, 1949, *passim*). Ce sens actif est assez fréquent dans le latin tardif et on ne saurait exclure la possibilité qu'il s'agisse ici d'une continuation d'un phénomène ancien, comme il est suggéré par M. J. Svennung, *Untersuchungen zu Palladius und zur lateinischen Fach- und Volkssprache*, Uppsala, 1935, p. 427 s. En tout cas, cet usage n'est pas limité, dans le latin tardif, aux verbes déponents[1].

Le livre de M. Waszink se range parmi les grands commentaires, comme celui de Ed. Norden sur le sixième livre de l'*Énéide* et celui de M. Bailey sur Lucrèce : c'est une vraie mine d'informations sur beaucoup de problèmes fondamentaux des premiers siècles de notre ère.

Christine MOHRMANN.

Caelius Aurelianus, On acute diseases and on chronic diseases, edited and translated by I. E. DRABKIN : The University of Chicago Press, s. d. [1950], XXVI-1.019 pages.

Ce gros volume intéresse au premier chef les historiens de la médecine, mais ne laissera indifférents ni les historiens de la philosophie ni les philologues. Il était fâcheux que Caelius Aurelianus n'eût fait l'objet d'aucune édition critique annotée et d'aucune traduction intégrale. A la vérité, les ouvrages de ce médiocre Africain du Ve siècle sont eux-mêmes des traductions. Ils offrent pourtant un double avantage : c'est qu'ils adaptent le Περὶ ὀξέων καὶ χρονίων παθῶν de l'illustre Soranus d'Éphèse, « *methodicorum princeps* », dont nous ne possédons pas le texte grec, et où celui-ci s'opposait aux vues de l'école dogmatique et de l'école empirique. De plus, par delà Soranus, nous acquérons de précieux renseignements sur Dioclès, Praxagoras, Hérophile, Érasistrate, Asclépiade, Héraclide de Tarente, etc... Rappelons que les ouvrages de Caelius Aurelianus, destinés aux lecteurs ignorants du grec, ont eu une grosse influence sur la connaissance de la médecine grecque au haut

1. Cf. l'article de M. Waszink, *Mnemosyne*, XIII, 1947, p. 121 et suiv.

Moyen Age. Ils intéressent notamment la symptomatologie et la psychiatrie.

L'importante *Introduction* roule sur le rapport entre Soranus et Caelius Aurelianus, sur l'école méthodiste, sur Caelius traducteur, et fournit une bibliographie choisie. Les feuillets du manuscrit de Lorsch, étudiés par Ilberg en 1921-1922, ont été utilisés pour l'établissement du texte, ainsi que les travaux récents de K. Vietmeier, P. Schmid, G. Bendz. Mais l'on trouve à peine soupçonnés (p. XII, XV, 350, n. 4, 445, n. 1) les problèmes que posent le passage des *Institutiones* de Cassiodore (I, 31, 2) relatif à Caelius Aurelius (*sic*) et le traité que les manuscrits conservent sous le nom d'Aurelius Scolapius (cf. mes *Lettres grecques en Occident*, p. 384-386). On s'étonne aussi, dès la première ligne, de voir *Ippallum* traduit *Hippasus* sans la moindre hésitation et sans la moindre note explicative. Tel quel, ce travail aride est singulièrement méritoire et ne contribuera pas peu à l'avancement de nos connaissances. L'*Index nominum* sera précieux ; les médecins consulteront volontiers l'*Index rerum* et souriront en apprenant comment l'on doit soigner les « frénétiques » ; le philologue, lui, ne peut que regretter l'absence d'un *Index uerborum* qui eût été le plus utile à son point de vue, pour l'étude du latin tardif, technique ou vulgaire.

Pierre COURCELLE.

Biblia sacra iuxta Latinam Vulgatam Versionem ad codicum fidem iussu Pii pp. XII cura et studio monachorum abbatiae pontificiae sancti Hieronymi in Vrbe ordinis sancti Benedicti edita. T. IX : *Libri Hester et Iob ex interpretatione sancti Hieronymi cum praefationibus et uariis capitulorum seriebus* : Romae, Typis polyglottis Vaticanis, 1951, XI-207 pages in-4°.

L'œuvre entreprise sur l'ordre du Saint-Siège par les Bénédictins de Saint-Jérôme *in Vrbe* se poursuit selon le plan de travail prévu (cf. *R. É. L.*, t. XXV, 1947, p. 416, et t. XXVII, 1949, p. 301). Les manuscrits utilisés pour le livre d'*Hester* sont les mêmes, à peu de chose près, que pour *Tobie* et *Judith*. Les éditeurs ont cru devoir ensuite publier aussitôt le livre de *Job*, se pliant à l'ordre de l'édition clémentine qu'ils reconnaissent n'être pas celui des manuscrits antérieurs au XIII^e^ siècle. Le texte est établi d'après vingt-neuf manuscrits, notamment *VDG*, qui n'avaient été utilisés pour aucun volume antérieur de la collection. Le plus ancien des trois, *V*, est un palimpseste originaire de Bobbio, écrit en semi-onciales du VI^e^ siècle, en partie *per cola et commata*, mais qui a déjà été édité par Dom Dold. Les commentaires de Philippe, de Julien d'Éclane, de Grégoire le Grand sur Job ont été utilisés aussi. Selon la méthode adoptée, le texte suit de préférence les leçons de trois

manuscrits privilégiés (*LCA* pour Hester, *VLA* pour Job). Ici comme dans les tomes précédents, les éditeurs font preuve d'une parfaite acribie.

Pierre COURCELLE.

Saint Augustin, L'esprit et la lettre. De spiritu et littera, texte, introduction, traduction et notes par J.-D. BURGER : Neuchâtel, Messeiller, s. d. [1951], in-8°, 214 pages.

Ce traité, qui est une lettre à Marcellin, se caractérise par sa profondeur doctrinale. Augustin y expose ses idées sur la Grâce, mûries déjà par les débuts de l'affaire pélagienne. Il les expose, non sous forme d'un système dogmatique, mais selon une composition qui peut paraître capricieuse. Aussi les soixante-neuf pages d'Introduction du professeur Burger sont-elles fort utiles pour dégager les grandes lignes du traité, rappeler les circonstances historiques, les thèses maîtresses de la doctrine pélagienne, jugée avec un louable effort d'impartialité, et de la doctrine augustinienne, dont l'auteur souligne le rapport avec celle des réformateurs du XVI^e^ siècle, de Luther en particulier (p. 38). Le texte adopté est celui du t. LX du *Corpus de Vienne* (presque tel quel), allégé de tout apparat critique. La traduction reproduit avec fidélité le mouvement de la phrase augustinienne, fût-ce au prix de beaucoup de lourdeur en français (la première phrase compte quinze lignes). Quelques notes fournissent au lecteur les principaux textes de Pélage ou d'Augustin qui se rapportent directement aux points en litige.

Pierre COURCELLE.

Martini Episcopi Bracarensis opera omnia, ed. W. BARLOW (*Papers and monographs of the American Academy in Rome*, volume XII) : New Haven, Yale University Press, 1950, XII-328 pages.

L'ancienne Espagne chrétienne est activement colonisée par l'érudition américaine[1] : elle occupe une place de choix dans la série *Studies in mediaeval history* de l'Université catholique de Washington ; c'est une *Prosopographia Christianae Hispanae* que l'équipe rassemblée autour de la revue *Folia* de New-York s'est chargée de préparer dans le cadre de notre « Prosopographie chrétienne du Bas-Empire », etc. Ici,

1. Non, certes, que l'érudition autochtone se désintéresse de ce secteur de son patrimoine national ; on trouvera une analyse des travaux abondants qu'il a suscités dans les vingt dernières années dans les deux « Berichte » du P. J. Madoz, *Un decennio de estudios patristicos en España (1931-1940)*, *Revista Española de Teologia*, t. I, 1941, p. 919-962, et *Segundo decenio de Estudios sobre patristica española*, *Estudios Onienses*, ser. 1, vol. 5, Madrid, 1951, 211 pages. Ajouter déjà, du même J. Madoz, *Martin de Braga*, dans *Estudios eclesiasticos*, t. XXV, 1951, p. 219-242 (bonne présentation d'ensemble).

M. Barlow, comblant une lacune depuis longtemps signalée, nous donne la première édition d'ensemble, et l'édition critique, des œuvres de saint Martin de *Bracara* (aujourd'hui Braga, en Portugal, au nord d'O Porto), une des plus curieuses personnalités du VI^e^ siècle : comme notre saint Martin de Tours, dont il propagea le culte, c'est un Pannonien ; comme notre Jean Cassien, il fut moine en Palestine avant de venir prêcher son idéal en Occident ; il arrive par mer en Galice vers 550 ; sa venue coïncide avec la conversion (de l'arianisme au catholicisme) du roi suève et de son peuple ; on ne peut que conjecturer la part essentielle qu'il a prise à cet événement ; il fonde un monastère à Dumium avant de devenir, en 556, évêque du siège métropolitain de Braga, d'où, par son action et sa plume, il anime toute la vie religieuse du royaume suève, jusqu'à sa mort, en 579. La tradition manuscrite, peu à peu rassemblée par les modernes, nous a conservé de lui une série d'œuvres d'intérêt varié :

1) On versera au dossier des sources orientales du monachisme latin, et à celui de l'hellénisme en Occident[1], les 109 (la 110^e^ est à exclure du recueil) *Sententiae Patrum Aegyptiorum* traduites, fort littéralement, du grec et extraites du répertoire vaste et mouvant des *Apophtegmata patrum ;* mais leur étude[2] devrait être associée à celle du recueil, analogue, mais plus abondant, traduit vers le même temps par le moine Paschasius, disciple — notamment pour le grec — de notre Martin au couvent de Dumium.

2) L'histoire de la philosophie morale, celle de la spiritualité (place de la morale « naturelle » dans la synthèse chrétienne, intégration de l'apport stoïcien, formation morale des laïques), l'étude aussi des méthodes de composition littéraire dans le haut Moyen Age, utiliseront les six traités moraux. Le plus digne de retenir l'attention des latinistes est la *Formula vitae honestae*, manuel des vertus cardinales adressé au roi Miro — livre qui a connu une extraordinaire fortune au Moyen Age et à la Renaissance (où il était devenu un manuel scolaire : Pantagruel y apprend son latin), indéfiniment recopié (635 manuscrits conservés ! L'édition Barlow n'a retenu que ceux antérieurs au XII^e^ siècle : il en reste encore vingt), commenté, traduit, édité (quarante éditions avant 1500). A partir du X^e^ siècle, il a circulé sous le nom de Sénèque et l'érudition moderne justifie le jugement des humanistes médiévaux : le texte abonde en réminiscences et parallèles (le travail de comparaison, réa-

1. P. Courcelle a laissé Martin de Braga en dehors de son étude sur *Les lettres grecques en Occident de Macrobe à Cassiodore*, et à bon droit (bien que Cassiodore soit mort après Martin, en 585), car Martin appartient déjà tout entier non plus à l'antiquité chrétienne, mais au Moyen Age, si on accepte les critères posés par F. Chatillon et moi-même, *Patristique et Moyen Age, Revue du Moyen Age latin*, t. IV, 1948, p. 5-14.

2. Il resterait, notamment, à identifier l'original grec des *Sentences* n^os^ 4, 38, 40, 56, 75 et 97, et à retrouver le manuscrit apporté par Martin d'Orient en Galice.

lisé en partie par Bickel, devrait, au jugement de Barlow, être complété). Vu les procédés de travail de Martin (son *De ira* est un « digest » du traité correspondant de Sénèque, trois traités sur l'orgueil et l'humilité sont de simples adaptations de Cassien), l'hypothèse la plus simple est que la *Formula* est elle aussi une adaptation de quelque œuvre perdue de Sénèque : un *De officiis* (Weidner)? *Exhortationes* (Rossbach)? Elle mérite certainement un nouvel examen de la part de quelque bon connaisseur du philosophe.

3) Plus original et plus riche en surprises est le sermon (adressé sous forme de lettre à l'évêque Polemius) *De Correctione Rusticorum*, destiné à lutter contre les survivances païennes dans le milieu paysan : pages pittoresques pleines de détails précis (je signale aux historiens de nos usages scolaires un témoignage curieux sur le chômage du jeudi en l'honneur de Jupiter : § 18, l. 24, p. 202). Bien qu'il n'ait pas manqué de lecteurs, depuis que Caspari, en 1883, en a publié pour la première fois le texte complet, ce sermon mériterait lui aussi une étude nouvelle, soit qu'on le mette en rapport avec les sermons antérieurs de saint Maxime de Turin et de saint Césaire d'Arles, qui ont mené le même combat contre les mêmes superstitions (notamment contre les fêtes du 1er janvier, que l'Église, finalement, n'a pu réussir à supprimer du calendrier), soit qu'on étudie la diffusion de son influence dans son pays[1] et au dehors : le *De correctione* a été imité et adapté par Élie de Noyon (VIIe siècle), Pirmin de Reichenau (VIIIe siècle), Aelfric (vers 1000), etc.

4) Voulant nous fournir tous les matériaux utiles à l'étude de son héros[2], M. Barlow a inclus dans son édition les canons des conciles provinciaux de Braga (561 et 572), auxquels Martin a participé et qu'il a vraisemblablement inspirés. A cette activité se rattachent d'autres écrits, authentiques, comme une curieuse collection de canons extraits des conciles grecs et de courts traités sur la triple immersion baptismale (usage auquel l'Église d'Espagne demeurait opposée) et l'éternelle question du comput pascal. Œuvres d'un caractère plus technique, mais qui posent bien des problèmes : source grecque des *Capitula ex orientalium patrum synodis*, rapport entre le *De Pascha* et le traité du Ps. Athanase qu'on a voulu attribuer à Nicetas de Remesiana (aux yeux de M. Barlow, c'est impossible : il dépend de celui de Martin).

On voit la gamme d'intérêts qu'offre notre auteur ; et je n'ai rien dit

1. Une inscription de Braga, datée de 618 (E. Diehl, *Inscr. christ. lat. vet.*, 2433 A ; J. Vives, *Inscripciones cristianas de la España romana y visigoda*, p. 56, donne à penser que la propagande de Martin est à la source du fait curieux que, seul d'entre les langues romanes, le portugais désigne les jours de la semaine d'après le système ecclésiastique des féries et non par le nom reçu de la tradition astrologique.

2. On trouve en appendice, p. 288-304, l'ensemble des textes utilisables pour la biographie de Martin, et notamment les leçons d'un ancien bréviaire de Braga.

des recherches que méritent la langue, le vocabulaire (un bon index p. 322-328), le style, qui oscille du « sermo scholasticus », ampoulé et artificiel, de la préface au roi Miro de la *Formula*, au « sermo rusticus » du *De Correctione*, simple, direct, en général grammaticalement correct, quoiqu'il se montre accueillant à certains solécismes (voir le relevé, p. 161-162). Martin de Braga n'est certes pas un inconnu ; pourtant, il n'est aucun des problèmes signalés qui ne mérite un examen nouveau et approfondi. La présente édition en fournit le moyen : édition critique (bonnes descriptions des manuscrits : noter, dans le manuscrit de Vienne, Nationalbibliothek, Pal. Lat. 411 (IX^{e}-X^{e} siècles), un petit traité (inédit?) sur l'usage du grec), faite, semble-t-il, avec beaucoup de soin et dont l'abondant apparat permettra un contrôle et éventuellement des corrections.

H.-I. Marrou.

Critique des textes.

P. Maas, *Textkritik*, 2^{e} verbesserte und vermehrte Auflage : Leipzig, B. G. Teubner, 1950, 31 pages.

Ce fascicule est la réimpression de la contribution donnée par l'auteur en 1927 à l'*Einleitung in die Altertumswissenschaft* de Gercke et Norden, complété par la reproduction d'un article de 1937 sur le classement des manuscrits. L'ensemble constitue pour les éditeurs d'ouvrages antiques une utile introduction à la critique des textes. Ils trouveront ici une description des diverses opérations que commande l'établissement d'un texte : recension des témoins, leur organisation en stemma d'après les indices constitués par les fautes communes, la reconstitution de l'archétype par interprétation des leçons transmises ou par conjecture, en observant le principe de la *lectio difficilior*. Après une courte description des signes critiques usuels (qui ne concordent pas absolument avec la pratique que préconisait L. Havet) viennent dix pages d'exemples qui sont un utile complément de l'exposé. Quant à l'Appendice, il traite du classement des manuscrits fondé sur les *errores significativi* (Leitfehler) qui se composent d'*errores separativi* (Trennfehler) et d'*errores coniunctivi* (Bindefehler). Selon que l'on observe telle ou telle de ces fautes dans une partie déterminée de la tradition, on devra par élimination trouver le seul classement possible. De petits schémas illustrent la démonstration, mais malheureusement sans aucun exemple concret, et l'ensemble reste marqué de quelque a priori. La théorie semble supposer une transmission mécanique des leçons dans la tradition ; or, les « règles de fer » risquent souvent d'être brisées par la contamination, et les familles sont plus souvent ouvertes qu'on ne le pense. Cette brochure, écrite avec netteté et fermeté, sera donc utile, mais ne dispensera